
Molière est rentré à Versailles

Roger Bernard, professeur
Faculté d'éducation
Université d'Ottawa

Si le Québec, depuis la Révolution tranquille, a pris le virage de la francisation et du développement d'une identité québécoise, l'Ontario français s'engage, à la même époque, dans la voie de la bilinguisation qui glisse inconsciemment et lentement vers une assimilation qui appelle des projets de refrancisation.

À l'heure de la montée de l'immersion, des décennies après les recommandations de la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme, et la création d'un réseau scolaire de langue française (primaire et secondaire), arraché péniblement après un siècle de luttes incessantes, les scénarios de développement et d'épanouissement des communautés de langue et de culture françaises se heurtent à des conditions sociales toujours plus menaçantes: une assimilation tenace associée à une dégradation de l'identité culturelle française, à la naissance d'une culture bilingue et à l'apparition d'un « je » biculturel qui fait partie du noyau intérieur de la personne.

ANALYSE SOMMAIRE

Durant les dernières décennies, le développement de l'Ontario français se caractérise à la fois par un progrès notable et par un constat d'échec. En effet, depuis le début des années 1980, nous

assistons, dans le sillage de la politique étapiste, à la mise sur pied de structures et de services pour les francophones. La gamme de ces services continue de s'élargir: fonction publique, gestion scolaire, collège d'arts appliqués et de technologie, télévision éducative, services de santé, etc. Ces services et les institutions sociales qui s'y rattachent constituent une condition nécessaire mais non suffisante pour assurer le développement intégral d'une communauté culturelle en milieu minoritaire.

Dans le contexte de dispersion géographique, de minorisation sociale et de redéfinition culturelle que l'Ontario français connaît depuis la fin des années 1950, la survivance et l'épanouissement sont difficiles à assurer. La communauté franco-ontarienne demeure fragile. Les transferts linguistiques et l'assimilation culturelle d'un grand nombre de francophones de l'Ontario s'expliquent en partie par le milieu de socialisation des enfants, les médias de masse, le milieu de travail des adultes et l'exogamie.

L'inscription massive d'élèves anglophones dans les écoles d'immersion et les écoles de langue française n'empêchera pas l'étiollement de la collectivité franco-ontarienne. De fait, l'école française devient, dans plusieurs milieux minoritaires, une école d'immersion au service de la majorité; cette situation aggrave le problème d'assimilation qui alarmait déjà les éducateurs et les parents. L'enseignement du français langue première glisse subtilement vers celui du français langue seconde. L'action individuelle raisonnable, noble et louable de l'immersion en français déclenche un effet collectif pervers lorsqu'il y a emballement. Les francophones sont en minorité dans plusieurs écoles de langue française. Dans ce contexte, l'anglais devient alors la langue de communication privilégiée, et ceux qui ne la maîtrisent pas, notamment les enfants issus de milieux majoritairement francophones, éprouvent des sentiments d'anormalité et d'infériorité; il y a, par conséquent, diminution de l'emploi du français, souvent restreint à la relation maître-élève, simplification de la langue d'enseignement et une modification de la pédagogie pour tenir compte du niveau de compétence linguistique des élèves. Les effets sont contraires à ceux que recherche l'école franco-ontarienne: les anglophones bénéficient d'un bilinguisme additif, c'est-à-dire qu'ils acquièrent la connaissance d'une langue seconde sans se sentir

menacés d'aucune façon, l'apprentissage de cette langue ne modifiant en rien la maîtrise de la langue maternelle et n'ébranlant pas le sentiment d'appartenance et d'identité; les francophones connaissent souvent une situation d'acculturation et de bilinguisme soustractif, c'est-à-dire un processus de dégradation de leur identité culturelle et de leur compétence linguistique, la langue seconde remplaçant lentement la langue maternelle dans l'usage quotidien. D'abord, en situation minoritaire, l'individu ne peut améliorer sa langue maternelle puisqu'il ne l'utilise que sporadiquement (bilinguisme diglossique); ensuite, il éprouve des difficultés à bien maîtriser la langue seconde parce qu'il y a immixtion d'une langue à l'autre.

L'obtention des services en français n'a pas modifié grandement le comportement linguistique des francophones; il faut d'abord avoir la possibilité de parler français, mais le comportement linguistique relève du contexte social et culturel qui l'encadre. Il n'y a pas de panacée sociale. La pratique quotidienne actuelle (dispersion, minorisation, individualisme, actualisation de soi, culture médiatique, etc.) rend très difficile le renversement de la situation. De fait, ces nouvelles situations et ces nouvelles valeurs accentuent les tendances observées. S'il n'est pas trop tard, il est très tard.

CULTURATION ET COMMUNALISATION

Malheureusement, les remèdes sociaux ne sont pas mécaniques. De mon ouvrage *De Québécois à Ontariens* (Bernard, 1988), je retiens quelques concepts qui peuvent circonscrire l'analyse et orienter les stratégies de développement et d'épanouissement.

Premièrement, « nous ne naissons pas Franco-Ontariens, nous le devenons ». La formation d'une communauté culturelle implique un processus d'imprégnation, d'apprentissage, de socialisation et de culturation, phénomènes qui expliquent entre autres le dynamisme et la continuité d'une langue et d'une culture d'une génération à l'autre. Dans le contexte moderne, les différentes cultures sont rarement fermées sur elles-mêmes; la socialisation ne se fait plus en vase clos, à l'intérieur de la communauté, comme à une certaine époque. La place de la culture franco-ontarienne dans l'organisation sociale

globale doit être négociée avec la majorité. Pour assurer la survivance de l'Ontario français, et celle des autres minorités françaises du Canada, nous devons gérer l'environnement culturel, trouver les moyens et mettre au point des stratégies pour construire, produire et reproduire d'une génération à l'autre la communauté. Cette idée prend la forme suivante: nous apprenons dans la famille, à l'école, avec les amis, au travail et devant les médias à devenir Franco-Ontariens.

Deuxièmement, trois concepts éclairent l'idée « on ne naît pas Franco-Ontarien, on le devient ». Il faut d'abord distinguer la collectivité franco-ontarienne de la communauté. La collectivité franco-ontarienne regroupe les personnes qui partagent la même origine ethnoculturelle: langue, culture, histoire, etc. Les critères d'inclusion sont habituellement assez faciles à établir objectivement. La communauté relève des caractéristiques plus subjectives de conscience collective et d'appartenance sociale. Elle est établie sur des volontés assimilées (sans que les membres en aient toujours conscience) de personnes qui souvent partagent la même origine et le même destin. La collectivité forme la base de la communauté qui se constitue à partir de relations sociales complexes que Max Weber (1971: 411-421), illustre sociologue allemand, définit comme étant des relations de communalisation qui favorisent le développement d'une conscience collective et d'un sentiment d'appartenance. La communauté est donc apprise par des processus de socialisation et d'éducation continuellement renouvelés. C'est une réalité en mouvance qui n'est jamais achevée.

La situation minoritaire et le contexte moderne de mondialisation des cultures rendent la communauté franco-ontarienne fragile. Sa fragilité vient aussi du fait qu'elle associe des sentiments et des attitudes hétérogènes et qu'elle tente d'unir des membres d'une collectivité qui expriment des besoins de différenciation et d'individuation à une époque qui glorifie ces valeurs. Comment construire une communauté à partir de « solidarités diffuses » d'une population composite, d'identités multiples et d'appartenances diverses?

Troisièmement, il faut revoir le sens et la portée de la réalité culturelle de l'Ontario français. La communauté minoritaire ne doit

pas laisser le développement de sa culture au hasard, sinon sa survie est en jeu. La culture, dans son sens anthropologique, est l'ensemble des éléments matériels (outils, technologie, objets, architecture) et intellectuels (connaissances, savoirs, valeurs, idées) qui servent à la survivance d'un groupe ou d'une communauté. La culture, que plusieurs présentent comme l'ameublement du cerveau, prend forme dans l'histoire personnelle et sociale de chacun; c'est la somme des expériences de chaque individu. Elle s'apprend, se construit et se transmet de génération en génération par le processus de socialisation (famille, école, médias, religion) qui permet à des personnes de partager des valeurs, des idées, des connaissances et des expériences, lesquelles forment l'identité personnelle et culturelle.

Il existe une culture individuelle et des cultures sociales. À la naissance, un individu entre dans une culture, c'est-à-dire une classification et une interprétation du monde, un code de comportement dans le présent, un ensemble de stratégies pour l'avenir et la mémoire du passé propre à sa communauté. La famille est le premier lieu de l'acquisition de cet écran mental de connaissances, de perceptions et de représentations symboliques qui donne un sens au monde, une vision du monde. La culture, et par conséquent le sens du monde, s'appréhende par la langue, de telle sorte que « mieux l'individu connaît toutes les ressources de sa langue plus il peut s'avancer dans l'accomplissement de sa tâche » (Todorov, 1989: 281) et dans l'actualisation de soi.

La culture, et par le fait même le sens du monde, émane des relations sociales, économiques et idéologiques de notre existence, en même temps qu'elle oriente ces rapports sociaux, qu'elle en médiatise la perception et qu'elle en fixe le sens. La participation à la communauté et les interactions personnelles sont donc essentielles à l'intégration des valeurs culturelles qui concourront au processus de communalisation. La culture des jeunes, bilingue et biculturelle, témoigne de leur milieu social.

Pour mieux comprendre la notion de culture et les transformations que la communauté franco-ontarienne a connues depuis quelques décennies, nous pourrions considérer la culture comme une mosaïque d'éléments retenus et agencés par un système de valeurs

dominantes ou modales, des idées-forces qui structurent les éléments de la mosaïque pour donner un sens à l'ensemble et aux parties. En simplifiant, nous retenons deux images opposées de la mosaïque: d'un côté, un amoncellement informe de pierres taillées; de l'autre, un assemblage décoratif formant un dessin. La différence est dans l'agencement qui modifie le résultat et donne un sens à la structure.

L'agencement de la mosaïque culturelle est assuré par les idées-forces qui constituent le noyau dur de la culture, le centre de notre grille socioculturelle qui oriente nos vies, établit la complémentarité des composantes de la culture et fait ressortir la cohérence de l'ensemble.

ÉVOLUTION ET CHANGEMENTS DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE

La culture religieuse

L'histoire culturelle de l'Ontario français révèle trois grandes idées-forces à trois moments différents. À l'intérieur de la société canadienne-française de l'Ontario, des premières migrations québécoises vers le Haut-Canada jusqu'au milieu des années 1960, le noyau dur de la culture regroupe la religion catholique et la langue française. C'est le même phénomène au Québec et ailleurs au Canada.

Jusqu'au début des années 1970, les Franco-Ontariens se considéraient comme des Canadiens français appartenant à la société canadienne-française. L'identité comprenait alors cinq éléments: la langue et la culture françaises, la religion catholique, l'histoire rurale et l'origine québécoise. La religion catholique était au centre de notre culture, l'élément intégrateur des valeurs et des visions du monde. Selon l'adage, «la langue était gardienne de la foi et la foi gardienne de la langue». Je démontre, dans *De Québécois à Ontariens*, que la religion catholique était effectivement la valeur dominante de notre culture (Bernard, 1988: 84-91). La langue française était étroitement liée à la religion, et cette association lui conférait une valeur absolue, mais la religion constituait le noyau dur de notre mosaïque culturelle.

Dans l'univers idéologique et pratique des Canadiens français, la langue française ne représente pas une valeur en soi, mais elle est subordonnée à la religion catholique.

La culture bilingue

Le passage d'une société traditionnelle, rurale et agricole, à une société moderne, urbaine et industrielle, a modifié presque complètement le milieu de socialisation des Franco-Ontariens. Souvent, ils étaient majoritaires dans les villages et les paroisses qu'ils habitaient et dans les écoles qu'ils fréquentaient. L'endogamie était la norme. Ils sont devenus minoritaires dans les milieux qu'ils habitent et les institutions qu'ils fréquentent. L'exogamie est une réalité avec laquelle il faut maintenant composer. L'élite cléricale, catholique et française, recrutée au Québec, a été remplacée par une élite laïque, technocratique, française et bilingue.

Les années 1960 et la décennie suivante représentent le deuxième moment de notre histoire culturelle, une période de transition et de contradictions qui témoignent de nombreux changements. L'appartenance québécoise prend racine; la dispersion et l'urbanisation des Canadiens français de l'Ontario s'accroissent; l'identité franco-ontarienne commence à poindre. Le noyau dur de la culture se transforme: nous détachons de plus en plus la religion de la langue et de la culture françaises. Nous remplaçons la religion par le bilinguisme dont l'idée fait son chemin au Canada.

Les nouvelles conditions sociales et idéologiques de l'Ontario français font que le noyau dur de la culture regroupe maintenant le bilinguisme et la langue française. L'univers du bilinguisme comprend déjà la langue et la culture françaises, mais il leur réserve un espace limité, une position inférieure. La pratique quotidienne démontre amplement que la langue française, celle des Franco-Ontariens, souvent restreinte à la sphère privée et réservée à l'école et à la famille, est dévalorisée par rapport à l'anglais, langue publique et mondiale. La francité est légitimée par le bilinguisme: la langue et la culture françaises sont des valeurs dominantes si elles sont rattachées à la connaissance et à la maîtrise de l'anglais. Elles ne sont pas en

elles-mêmes des valeurs fondamentales. Notre francité est liée et subordonnée au bilinguisme. Cette situation ne résulte pas de desseins diaboliques de la majorité, ni de faiblesses endémiques de la minorité, mais relève plutôt d'un effet pervers d'un processus sociétal normal : il y a correspondance entre les structures sociales, la culture et les structures mentales ; l'individu fait « sienne » la culture de son environnement.

Les changements des dernières décennies ont entraîné la désintégration du noyau culturel traditionnel. Le bilinguisme devient l'élément qui transforme notre mosaïque culturelle et délimite notre identité ethnique. Il ne s'agit pas simplement d'un bilinguisme fonctionnel, strict phénomène linguistique, mais plutôt d'un processus culturel de bilinguisation qui touche également les fondements de la personnalité. Le contexte social (des francophones et anglophones) exige une maîtrise de l'anglais, mais tolère le baragouinage en français. L'idéal est de comprendre l'anglais, de l'écrire et de le parler comme les anglophones. Dans l'univers du bilinguisme franco-ontarien, la langue française, qui était déjà dévalorisée et régionalisée, est maintenant dissociée de la culture française. Le français, langue maternelle, devient effectivement une langue seconde, enseignée comme un outil de communication, mais un outil peu efficace dans le contexte ontarien. Pour plusieurs francophones, l'anglais se transforme en langue première, celle qui exprime les réalités fondamentales de la vie, celle dont les mots portent une charge émotive, celle qui baigne dans une culture et une histoire, en d'autres mots, la langue de Shakespeare. Molière est rentré à Versailles.

Le noyau culturel franco-ontarien, construit autour du bilinguisme, comprend une composante qui contribue à son affaiblissement et à la dévalorisation du français, lequel doit être considéré comme une valeur fondamentale, comme une idée-force. C'est impossible socialement et culturellement d'instituer une communauté autour d'une langue seconde peu valorisée. Ces contradictions rendent inopérants les projets de communalisation française et accentuent le processus d'acculturation.

Les changements des dernières décennies représentent donc une démarche réductionniste. De société canadienne-française (incluant

le Québec), nous sommes passés à un groupe ethnique, les Franco-Ontariens. Dans le contexte actuel de multiculturalisme, de primauté des droits individuels et de politique interculturelle, les Franco-Ontariens deviennent un groupe linguistique minoritaire, une collectivité de francophones déracinés et marginalisés dans un déni du passé à peine voilé.

La culture médiatique

Le troisième moment de notre histoire, celui des années 1980, témoigne que les jeunes ont assumé le bilinguisme, qu'ils l'ont intériorisé, qu'il fait partie de la vie quotidienne comme les autres éléments de la culture. Les différentes pièces de la mosaïque sont encore présentes, mais il y a éclatement du sens traditionnel, ce qui laisse voir une nouvelle cohésion entre les parties. Pour reprendre les mots de Lipovetsky, le néo-individualisme, hédoniste et psychologique, « celui de la libre disposition de soi-même dans la famille, la religion, la sexualité, le sport, la mode et la politique » (1990: 265), représente un revirement culturel rapide qui annonce un mouvement de contre-culture. Le bilinguisme est présent comme les autres réalités de la vie, mais non plus au centre du noyau culturel. Les jeunes découvrent, en cette fin de siècle, « la transparence du mal » (Baudrillard, 1990b) dans nos sociétés tournées vers la quête effrénée du bonheur dans un optimisme béat qui aboutit au triomphe du néo-libéralisme et à la destruction de l'environnement. Le changement d'ère va entraîner un nouveau paradigme, une redéfinition des priorités.

Les expériences de vie, les perceptions du réel et les visions du monde passent de plus en plus par l'intermédiaire des médias-images qui balisent la nouvelle culture médiatique. Les jeunes n'y échappent pas. Les médias sont omniprésents; ils deviennent des agents de socialisation et de culture au même titre que la famille et l'école. L'image de soi et des autres ne se développe plus seulement dans les relations interpersonnelles; elle est maintenant médiatisée.

En milieu minoritaire, le problème de la représentation symbolique surgit; l'espace médiatique est occupé par la culture de la majorité. Les jeunes francophones ne se voient pas; la communauté

ainsi que son histoire et sa mémoire sont absentes; médiatiquement, ils n'existent pas. Les frontières ne sont plus géographiques; les barrières linguistiques et culturelles s'estompent; la famille, de plus en plus exogame, et l'école, de plus en plus pluraliste et interculturelle, ne peuvent pas agir efficacement comme un contrepois pour mettre en échec l'effet du milieu. Le lieu culturel et social des communautés minoritaires est envahi; le retranchement n'est plus possible; les infiltrations, souvent imperceptibles, sont dévastatrices.

Si Lipovetsky a raison, les projets de refrancisation devront s'accommoder de mobilisation ethnique qui arrive à contre-courant:

Les traditions sont mortes, donc elles seront adoptées librement par des groupes en mal d'absolu et d'identité. Rien n'empêchera plus la reconstitution de «noyaux durs» minoritaires cohabitants avec une majorité elle-même diversifiée, métissée dans ses goûts et croyances, globalement ouverte et tolérante, regardant avec méfiance, curiosité et peur ces réincarnations exaltées d'une culture puriste où l'individu est second (Lipovetsky, 1990: 266).

L'ÉCOLE ET LE PROJET DE COMMUNAUTÉ FRANCO-ONTARIENNE

Projet de développement communautaire

La communauté minoritaire qui veut assurer sa survie doit pouvoir former et maintenir l'identité individuelle et la culture personnelle de ses membres par un réseau d'institutions qui canalise les interactions personnelles primaires. La famille et l'école sont les principaux lieux de l'acquisition et de la transmission de la culture minoritaire. Ces institutions deviennent alors des écoles de solidarité culturelle et de savoir.

Les éléments intellectuels de la culture doivent être stabilisés et matérialisés dans les bibliothèques, les monuments, l'architecture, les livres, la langue et l'histoire qui deviennent ainsi la mémoire du monde franco-ontarien. Très souvent, la culture de la minorité s'incarne et se pratique dans des activités concrètes, dans des lieux privés et des événements précis (écoles françaises, églises, le Festival franco-

ontarien, la *Nuit sur l'étang*), parce que la culture majoritaire occupe la place publique.

Le développement de la culture individuelle passe de plus en plus par les communications de masse et de moins en moins par les communications interhumaines: les médias deviennent donc les principaux agents de socialisation, mais ils présentent rarement la culture des minoritaires. Il est essentiel que l'espace culturel ne soit pas limité à la programmation des industries du loisir et du spectacle.

La survie et le développement de l'Ontario français exigent la mise sur pied de structures et d'institutions plus restreintes, à vocation précise, qui deviennent ainsi le cœur et l'âme des communautés dispersées. Ces institutions doivent assurer une participation minimale des membres aux affaires communes, participation qui conduira à l'affirmation de solidarités et de sentiments d'appartenance culturelle qui favoriseront le maintien des communautés franco-ontariennes. Ce processus a pour nom « relations de communalisation ».

L'école franco-ontarienne est un de ces lieux physiques et sociaux où persistent des interactions qui resserrent les liens des membres de la communauté. Les activités de l'école doivent provoquer, dans un premier temps, un ressourcement à des valeurs fondamentales de la culture canadienne-française, soit la culture des vieux, et, dans un deuxième temps, l'élaboration de modèles culturels franco-ontariens plus modernes qui s'insèrent dans la vie quotidienne de l'Ontario, soit la culture de jeunes. Tout en puisant aux sources et en revalorisant le patrimoine, l'école doit se garder d'oublier les jeunes qui vivent au rythme d'une culture médiatique. Les jeunes doivent sentir que nous respectons leurs valeurs, leurs orientations et leurs visions du monde, même si nous participons à leur formation.

Le mandat de l'école se présente en deux volets: garder la culture franco-ontarienne vivante en la préservant de la folklorisation; favoriser le développement culturel et la participation des francophones pour redonner aux membres de la collectivité la possibilité de contribuer à la création de la culture française.

Principes opératoires

1. Faire de la survie et de l'épanouissement de la communauté franco-ontarienne un objectif pour tous les membres de la collectivité. Les stratégies pour atteindre cet objectif deviendront des éléments du processus de la communalisation. Nous devons nous donner un projet de communauté et les moyens pour le réaliser.

2. Faire disparaître instamment l'idée d'un bilinguisme culturel et susciter l'idée d'un bilinguisme fonctionnel. Le bilinguisme ne doit pas conduire à la déculturation.

3. Faire de la culture et de la langue françaises des valeurs fondamentales, les placer au centre de notre mosaïque culturelle. Depuis deux décennies, nous avons joué le jeu des différences, le jeu de la spécificité culturelle et linguistique. En d'autres mots, nous avons voulu tabler sur les éléments périphériques et régionaux de notre culture pour nous constituer une identité et un sentiment d'appartenance. Il faut reconnaître et accepter cette spécificité culturelle et linguistique, mais nous ne devons pas mettre ces différences au centre de notre projet sociétal. Autrement, le ghetto et la folklorisation nous attendent. Nous sommes de langue et de culture françaises. La culture franco-ontarienne doit s'incorporer à la culture française universelle. L'Ontario français doit s'installer, définitivement et pour longtemps, dans la sphère de la francophonie mondiale et de la civilisation française.

4. Distinguer l'espace linguistique du français langue seconde de l'espace social et culturel du français langue maternelle et langue première. La langue maternelle est une langue culturelle et historique étroitement associée à l'identité personnelle et à la culture sociale. Il faut enseigner la langue comme un système de valeurs et non seulement comme un outil de communication. Deux individus peuvent parler la même langue sans pour autant partager la même appartenance culturelle.

5. Il faut que la langue soit entée sur la culture: il ne s'agit pas de défendre la langue française pour la langue. Une langue véhicule un message, un contenu, une civilisation et une histoire. Mais peut-être sommes-nous en train de nous battre pour une coquille vide.

Le sort d'une culture est, en dernière instance,
déterminé par la créativité de ses membres.

Jacob Levy MORENO.

Bibliographie

- Baudrillard, Jean (1990a), « L'hystérie du millenium », *Le Débat*, 60 (mai-août), p. 65-73.
- Baudrillard, Jean (1990b), *La transparence du mal. Essai sur les phénomènes extrêmes*, Paris, Galilée.
- Bernard, Roger (1988), *De Québécois à Ontarois : la communauté franco-ontarienne*, Hearst (Ont.), Le Nordir.
- Lipovetsky, Gilles (1990), « Virage culturel, persistance du moi », *Le Débat*, 60 (mai-août), p. 264-269.
- Todorov, Tzvetan (1989), *Nous et les autres : la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil.
- Weber, Max (1971), *Économie et société*, t. I, Paris, Plon.